Octobre 2025 / **N° 191** / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



JAUME PLENSA

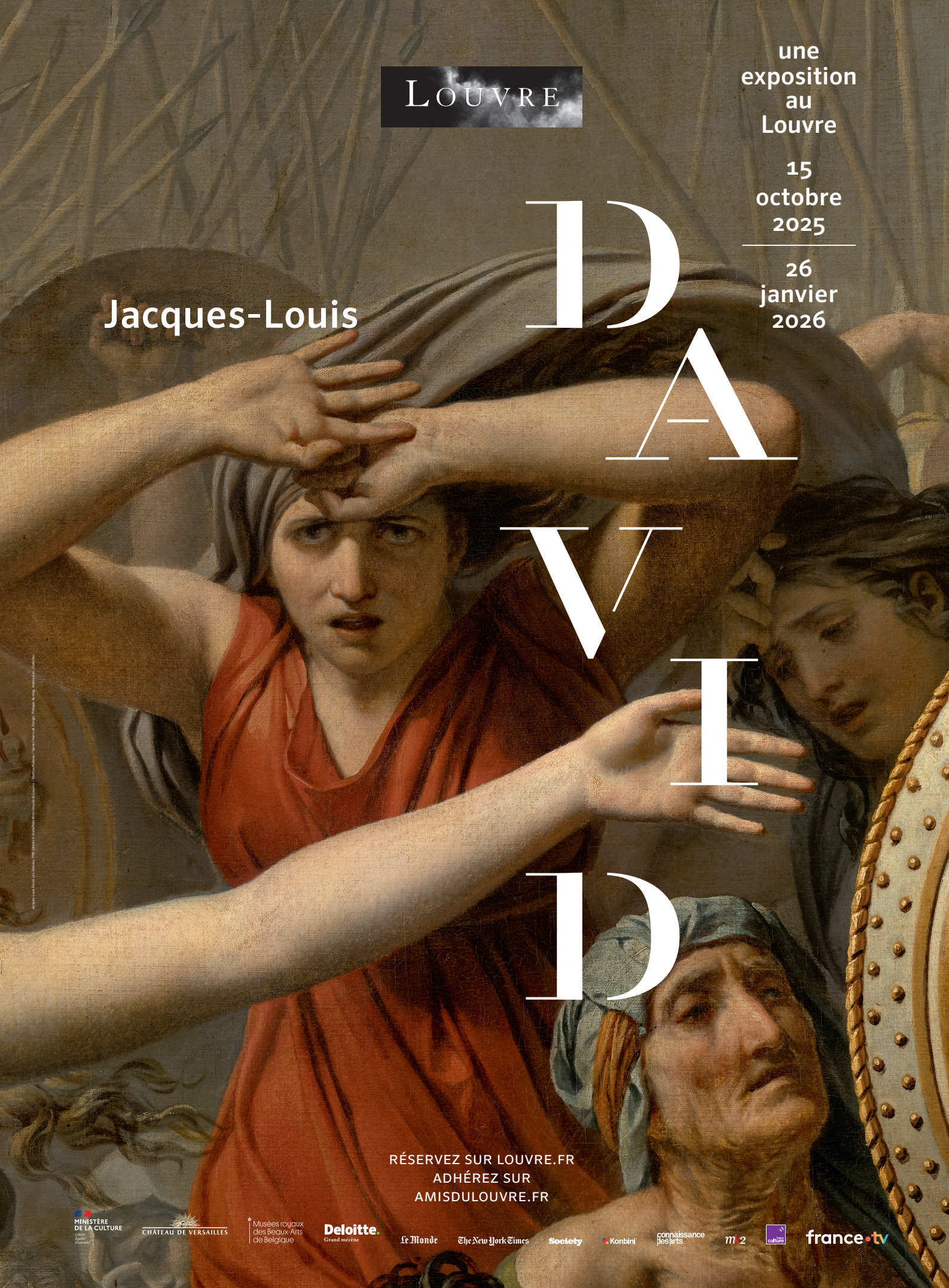
«L'ART NE SERT À RIEN, IL EST DONC ESSENTIEL»

L 13691 - 191 - F: 7,90 € - RD

LIVRE
Rentrée littéraire étrangère
notre sélection

ART
Art Basel Paris
Nos dix choix hors les murs

SCÈNE
Kirill Serebrennikov
signe un *Hamlet* explosif


LOUVRE
une exposition au Louvre
15 octobre 2025
26 janvier 2026
Jacques-Louis
DAVID
RÉSERVEZ SUR LOUVRE.FR
ADHÉREZ SUR
AMISDULOUVRE.FR
MINISTÈRE DE LA CULTURE
CHÂTEAU DE VERSAILLES
Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique
Deloitte.
Grand mécène
Le Monde
The New York Times
Society
Konbini
connaissance des arts
m2
culture
france tv

EDITO

Cécile Guilbert, entre la vie et la mort

par Vincent Jaury

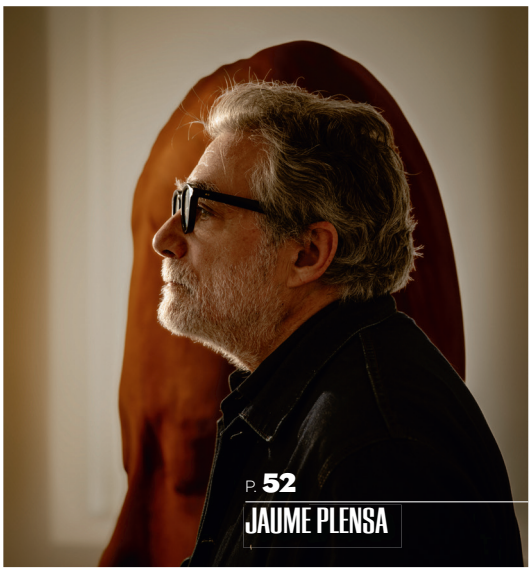
Et si Cécile Guilbert, avec Emmanuel Carrère, avait signé le grand livre de la rentrée ?
Ce récit, livre d'une vie, livre de sa vie, *Feux sacrés*, édité chez Grasset, est avant tout élan ; un élan considérable, une vitalité hors norme, une flèche tirée tant à l'horizontale qu'à la verticale, mondaine et cosmique à la fois. Oui, ce feu sacré est feu d'artifice tant Cécile Guilbert, simplement, aime la vie, sous toutes ses facettes, érotique, intellectuelle, spirituelle, amoureuse, amicale, familiale... Une dévoreuse. La vie est tentacules chez elle, grande vivante à l'inverse d'une littérature française contemporaine petite bourgeoise ; hier celle qui veut « venger sa race », aujourd'hui celle qui cherche, catéchisme en main, son cœur dans la nuit. Oublions. Donc oui, une grande vivante, Cécile Guilbert, pour qui l'existence est aventure ou rien, une épopée. Donc oui, une grande vivante, Cécile Guilbert, par son appétit sexuel pour les femmes et les hommes, des Chinois, des Américains, des juifs, des arabes, des Noirs : peu manque au tableau de chasse international. Notons que Guilbert en des pages savoureuses ne se définit pas comme femme, toute restriction identitaire l'agace. « Il est noble d'être à rebours » écrivait Sylvain Tesson ; anoblissons Guilbert ! Dans ce livre comme dans la vie, Guilbert augmente la réalité au lieu de l'appauvrir, déploie au lieu de retrancher, et il n'y a pas lieu d'en être étonné car on la sait lectrice fervente des *Chants de Maldoror*, feu d'artifice qui lui aussi galvanise plus qu'il n'assomme : un des romanciers les plus rock de la littérature française ! Lautréamont, Artaud, Bataille, Sade, Casanova, voilà l'aventure intellectuelle dans laquelle elle se lance encore jeune, et Sollers, bien sûr. La rencontre qui influa sur sa trajectoire : l'énergie, le style, la liberté, le pas de côté, l'exception plus que la règle, la beauté, Nietzsche, la mort de Dieu et tout le tralala. A bonne école, Guilbert sait que le feu sacré doit être feu de joie, ce qui l'amène à partir jeune à New York, la ville où il faut être dans les années 80 (a-t-elle croisé Donald Trump ?), où elle fréquente Bret Easton Ellis et Jay McInerney, substance comprise ; excusez du peu ; la vie est amusement ou rien. Tout doit être aventure chez elle, et c'est l'aventure spirituelle qui finit par la séduire : l'hindouisme. Là, le feu sacré se fait feu de bengale ! A cette tentation, elle a résisté, longtemps, très longtemps. Sa tante Colette a tenté de la persuader de la beauté et de l'intelligence salvatrice de l'hindouisme : en vain ; la cartésienne ne veut pas en entendre parler ; ces illuminés ! Mais un voyage en Inde, dans un ashram, à Anandavadi, où elle assiste à l'agonie de son oncle, Tito, changera tout pour elle. Elle y rencontre le *guru* Sri Adwayananda : « son regard-surgit d'un autre monde. Ma prosternation-corps aplati au sol de tout son long comme une crêpe. Mes larmes-incompréhensibles. » C'est le *Darshan* qui l'a traversée, ce « moment où l'on voit et où on est vu par le divin ». Rien que ça ! Quand le grand Om vous croque ! Conversion claudélienne !

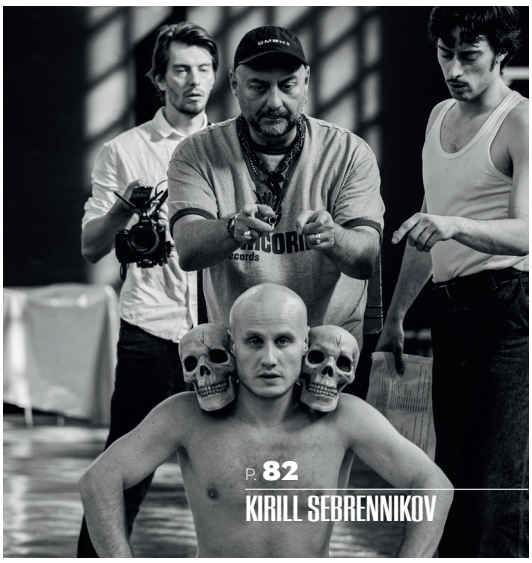
Fini l'athéisme, fini le nihilisme, fini l'ironie parisienne ; avec son mari, David, juif athée et anciennement trotskyste (on voit le genre), railleur sur les bords mais aimant, ils s'entichent de l'Inde, la sillonnent du nord au sud, de l'ouest à l'est (rien à voir cependant avec les road trip de Jack Thieuloy), des dizaines de voyages s'enchaîneront, (occasion pour l'auteure de très belles descriptions, de Bénarès notamment) : la terre promise tient ses promesses. Guilbert, cet être métamorphique.

Une fois dit cela, cette pulsion de vie au cœur du livre, il faut ajouter que cet élan est sans cesse freiné, parfois simple ralentissement, parfois un arrêt net. C'est la grande force du récit, ce pourquoi on le dévore : il y a en effet là une tension permanente entre la vie et la mort, entre l'énergie déployée – du style : robuste, solide, percutant-, et la mort, souvent brutale chez Guilbert, parfois plus lente et douce. Le feu sacré est aussi brûlure. C'est sur la forme la grande réussite du livre : cette tension narrative nous happe jusqu'à la fin. L'un ne va pas sans l'autre chez Guilbert, tant de morts n'obligent-ils pas à un déploiement d'énergie hors norme ? Alors oui la vie de Guilbert est jonchée de cadavres, le suicide à 17 ans de son cousin bien-aimé ; la mort de la grand-mère adulée ; la mort de l'oncle Tito dans son ashram ; et surtout, la mort qu'on imagine par suicide, de son petit-frère, à l'âge de 40 ans. Des claques, des coups de massue, effondrement, cri, désespoir, mais aussi écrit-elle, à chaque fois, à chaque mort, une nouvelle voie empruntée. La bête blessée se relève, tant bien que mal, le cœur se remet à battre (sans tachycardie), la vie pleine et entière (ou presque) reprend. Du petit frère clochard celeste réapparaîtront dans l'esprit de Guilbert des frères en clochardise, René Daumal, Lewis Thomson, Kerouac cité en début de livre, autant dire une réactivation d'un monde ancien perçu de manière neuve 40 ans plus tard ; et le yoga, récemment, mais attention, pas le yoga pour gagas et gogos, pas le yoga développement personnel, le yoga enseigné par un grand maître ! On ne la lui fait pas, à celle qui connaît bien l'hindouisme…

Vous l'aurez compris, *Feux sacrés* est un grand livre incendiaire : des cendres, des larmes et des résurrections.







SOMMAIRE

N°191 OCTOBRE 2025

03 Edito général
06 J'ai pris un verre avec Raphaël Enthoven
08 Coup de gueule
10 3 questions à Jayne Anne Phillips
12 Chronique ciné de Christophe Bourseiller
14 Un livre, un politique Chloé Ridel
16 En coulisse Blaise Parinaud
18 3 questions à François Gagey

Page 20 | LITTÉRATURE

20 Edito livre
24 Grand entretien Andrew O'Hagan, l'écrivain britannique signe un grand roman sur le Londres d'aujourd'hui.
32 La Rentrée littéraire étrangère Sélection des 15 meilleurs romans de la rentrée, de Jess Row à Jenny Erpenbeck, une moisson détonnante.

Page 64 | ART

50 Édito Art
52 Portrait Jaume Plensa de chair et d'albâtre.
62 Foire Art Basel Paris fait le mur.
70 Foire Moderne Art Fair en majesté.
72 Galeries
74 Expos
76 Trois livres
77 Révélations
78 Enchères

Page 80 | SCÈNE

80 Edito Scène
82 Reportage En répétition avec Kirill Sebrennikov qui prépare un *Hamlet/ Fantômes* à la somptueuse distribution.
90 Critiques Théâtre, musique, danse.
102 En répétition avec le jeune metteur en scène russe Vasily Barkhatov qui monte *Boris Godounov* à Lyon.
106 Je n'aurais rien fait sans eux La chorégraphe Nacera Belaza nous mène parmi ses influences et son parcours.
108 Révélations
112 Festivals

Page 116 | CINÉMA

114 *Café Flesh*, ressortie en DVD d'un film culte. Rencontre avec son réalisateur, icône de l'underground des 70's et 80's.
120 Robert Evans, les Mémoires du producteur du *Parrain*.

122 En route ! Va devant !

SÉLECTION PRIX DE FLORE • PRIX JEAN GIONO
PRIX DES DEUX MAGOTS



LA RENTRÉE LITTÉRAIRE ■ ALBIN MICHEL

J'AI PRIS UN VERRE AVEC... RAPHAEL ENTHOVEN



« Mais ça vous fait une belle jambe, la grande culture ! »

Par Louis-David Texier
photo Wilfried Texier

Je retrouve Raphaël Enthoven à la Rotonde. Son dernier livre est le combat de sa mère – emportée en 2023 à 73 ans – contre la maladie de Parkinson qui a brisé son corps et grignoté son cerveau. Inconcevable pour cette intellectuelle, fille d'une catholique du Colorado et d'un Juif alsacien. Journaliste engagée au *Nouvel Obs*, essayiste, lectrice de Proust. « J'ai mis tout mon cœur dans ce livre » m'avoue Enthoven. « J'ai été surpris par la facilité avec laquelle il m'est venu ». Pianiste amatrice de haut vol, Catherine David ne pouvait vivre sans interroger les puissances de l'esprit; remparts inexpugnables, pensait-elle. « Ma mère n'était pas prête pour la maladie. Qui a pris ses quartiers en elle sans aucune peine. L'édifice subtil d'espoir, d'effort, de lecture, de tendresse et de musique qu'elle comptait opposer à la démence a été balayé comme les tanks ont écrasé des chevaux. Le trésor de sa mémoire a été pulvérisé », écrit Enthoven. Sa mère fut cet albatros à terre, empêché de voler.

La maladie, ce fut d'abord une « drôle de guerre », bientôt ponctuée de « blitzkriegs », de brusques dégradations. Enthoven évoque *La Mort d'Ivan Illitch* et « le désarroi infini du malade, perçu par les proches, mais qui ont eux-mêmes d'autres choses à vivre ».

« Ce qui était beau au début », continue-t-il « c'est qu'elle avait la possibilité de penser sa condition nouvelle, de s'émerveiller avec la littérature scientifique de la plasticité cérébrale. Le cerveau ne s'abîme pas, mais change tout au long de la vie. Cette curiosité montrait son envie de se battre et son déni ».

Son livre décrit les ravages d'une maladie sur quelqu'un qui ne pouvait opposer à son mal que l'ampleur têtue de sa culture. « Mais ça vous fait une belle jambe, la grande culture ! » souffle-t-il, lui qui tint le rôle de l'aidant, impuissant. « Elle a longtemps vécu avec le sentiment qu'il existait une bulle de savoir, de science et de sentiments sur laquelle la maladie n'aurait pas de prise. Les barbares ne peuvent pas tout détruire ! Illusion… », déplore-t-il. « C'est beau l'image de quelqu'un qui oppose sa quête à la réalité d'une maladie ».

La main de sa mère fut gagnée par des frissons. Ceinture noire de karaté, amoureuse du geste sûr, elle publia en 2017 une ode à cette manifestation inédite, *Lettre ouverte à ma main gauche et autres essais sur la musique*. Le frisson, « le sens même de la vie », imprévisible exultation du corps. « Elle voulait lancer l'université du frisson ! » s'exclame Enthoven, émerveillé.

« Parce que ma mère était plus vaste que ma mère, j'aimerais qu'elle fasse partie de la mémoire collective. C'est un excellent écrivain, une artiste, dont l'effort, dont la quête mérite qu'on la raconte. Le désir qui était le sien, son goût pour l'ineffable, pour la musique, inséparable de la littérature. Tout cela ne doit pas mourir avec elle. Ce dont je parle ne meurt pas » , conclut Raphaël Enthoven, visiblement ému.

L'ALBATROS
Raphaël Enthoven
Editions de l'Observatoire,
233 p., 22 €.
Sortie le 20 août 2025



Coutelas

15 – 19 octobre *Robert Coutelas. Mes Nuits* **Frieze Masters London** Spotlight Section
21 octobre – 15 novembre *Robert Coutelas. Mes Ancêtres* **Loeve&Co** 15, rue des Beaux-Arts, Paris 6



LOEC
VE&O

spmillot'25

COUP DE GUEULE

Marché de l'art : retour vers le futur

En octobre, la foire Art Basel Paris ouvre ses portes sous le Grand Palais dans un contexte de fortes inquiétudes économiques. Ironie de l'histoire, les coqueluches à la mode semblent laisser place aux valeurs sûres inscrites dans une histoire de l'art.

Par Julie Chaizemartin

Le livre s'appelle *Companion*. Légèrement plus grand qu'un livre de poche mais bien plus léger et petit qu'un épais catalogue, il est facilement transportable. « Compagnon de route », pourrait-on extrapoler, joliment illustré sur du papier recyclé. Édité par la galerie White Cube, il compile en un seul volume plusieurs essais d'historiens et critiques d'art reconnus sur des artistes que l'enseigne londonienne a exposés durant l'année. Jackson Pollock, éclairé par un essai de David Anfam, spécialiste de l'expressionnisme abstrait, Tracy Emin décryptée par la vision de son directeur de studio Harry Weller, les aquarelles d'Anselm Kiefer sous l'œil de l'artiste et historienne d'art Liz Rideal, Takis en conversation avec Félix Guattari (datant de 1993) ou encore Per Kirkeby par le journaliste du *Gardian* Charles Darwent. De retour de Londres, où je me suis rendue pour visiter l'atelier de l'artiste Enrico David, le temps du trajet en Eurostar m'a permis de feuilleter avec gourmandise cette somme de textes bien écrits qui ont la bonne idée de ne parler que d'art, ses sources, ses formes esthétiques, ses ancrages et ses évolutions. Artistes historiques et contemporains établis s'y reflètent permettant au lecteur amateur de mieux comprendre, en à peine 250 pages, la ligne de la galerie et d'inscrire chacune de ces personnalités artistiques dans une histoire de l'art en train de se construire. Aucun texte opportuniste, aucun détournement idéologique ou militant faisant des œuvres d'art leurs outils bien-pensants, seulement de l'histoire et de l'art.

Soulagement, bonheur, la critique construite et intelligente existe toujours et elle est plus que nécessaire pour donner aux œuvres d'art un récit qui leur apporte, à l'instar d'un achat par un musée, une valeur historique. Or ces quatre dernières années, beaucoup d'œuvres sans histoire ni critique ont atteint des prix extravagants. Une embellie qui a porté le marché de l'ultracontemporain aux nues. L'engouement fut tel que les galeries ont multiplié les jeunes artistes correspondant à une tendance en vogue, que ce soit la peinture figurative ou le discours identitaire, les acheteurs se pressant pour acquérir celui ou celle que le voisin avait déjà. Une collectionnite basée sur le *branding* – le nom prestigieux de la galerie ou *hype* de l'artiste – qui se voit jusque dans les collections des grandes fondations. Cependant, l'art n'est pas une accumulation d'actifs et la réalité du contexte actuel le rappelle violemment. Depuis un an et demi, le marché est baissier et les six derniers mois ont signé le glas des belles affaires signées dans l'heure. La bulle spéculative de 2022 et 2023 a explosé en même temps que les turbulences géopolitiques ont drastiquement freiné les dépenses invraisemblables. Le secteur des enchères accuse le coup avec une baisse de 4,7 milliards de dollars en ce début d'année soit 8,8 % par rapport à la même période en 2024 et un prix moyen par lot en chute de 6,5 %, le plus bas depuis dix ans. Dans les galeries, la tension est à son comble, les œuvres au-delà du million n'attirant plus. Toutes témoignent d'une période difficile, inquiètes de la fermeture de nombreux confrères ces derniers mois, dont des piliers du secteur tels que les Américaines Clearing, Blum et Kasmin, cette dernière refondue sous un nouveau nom. À Paris, GB Agency a tiré le rideau, ainsi que ETC, Clavé Fine Arts ou Lefeuvre & Roze.

« Cet été a été une période de réflexion pour les galeries, on s'est posé la question de nos participations aux foires, par exemple, qui exigent de gros frais de location de stands, plusieurs d'entre nous ne referont sûrement pas la foire Art Paris qui a tendance à s'internationaliser de plus en plus et à pratiquer des prix élevés alors que la dernière édition n'a pas été satisfaisante pour beaucoup. On préférera cibler des foires plus petites, moins coûteuses et plus spécialisées afin de présenter moins d'artistes mais avec un travail plus qualitatif. Rentrer dans ses frais est un problème crucial aujourd'hui », témoigne une galerie. « J'ai couru tout le mois de juillet après mes collectionneurs, les harcelant presque pour les convaincre d'acheter tandis qu'un de mes collègues n'est pas sorti de son bureau, pendu au téléphone, un autre ne vendant plus que des œuvres dont les prix sont en moyenne 70 % moins chères que ce qu'il vend habituellement et certains ne vendent plus rien en contemporain depuis le mois de janvier… », confie une autre. D'autres réduisent discrètement leurs effectifs et celles qui ont eu le flair de s'occuper d'*estate* (succession d'artistes) misent dessus plus que jamais. Il n'y aura sûrement jamais eu autant d'art moderne au sein des galeries spécialisées en art contemporain… Les valeurs sûres d'après-guerre tiennent leur revanche. Même le communiqué de presse d'Art Basel Paris débute, non avec les stars du très contemporain, mais avec un accent mis sur « les avant-gardes historiques » en écho à Paris, capitale des arts au début du 20e siècle. Et « les avant-gardes contemporaines », comprenons les valeurs établies des années 1960 et 1970 qui ont l'avantage d'avoir une histoire. Cette histoire si bien racontée dans le livre de la galerie White Cube et qui est aussi caractéristique d'une catégorie d'artistes, ceux qui ont aujourd'hui la cinquantaine, avec une carrière de plus de 20 ans derrière eux, émaillée d'expositions et de textes critiques, mais dont plusieurs ont été boudés en France par le marché et les institutions ces 20 dernières années. De bons artistes, moins chers, avec des œuvres de qualité qui ont déjà une histoire, voilà qui peut faire une très belle collection à valoriser. Certains galeristes commencent à regarder ces *outsiders* qui pourraient bien revenir sur le devant de la scène dans les mois à venir. En attendant, malgré la crise, Art Basel Paris donnera le prochain *tempo* du marché de l'art. À suivre…

moderne
ART FAIR

ART MODERNE &
CONTEMPORAIN
DESIGN

23—26
oct. 25

PAVILLONS ÉPHÉMÈRES
PLACE DE LA CONCORDE



TROIS QUESTIONS À JAYNE ANNE PHILLIPS



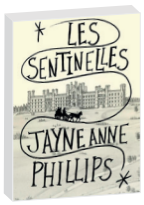
« Pour chaque soldat mort, il faut trois générations pour qu'une famille surmonte le trauma »

Elle sort un des meilleurs romans de la rentrée (lire critique p. 35), portant un regard lucide sur la guerre de Sécession. Rencontre avec la Prix Pulitzer 2024, Jayne Anne Phillips.

Propos recueillis par Damien Aubel

Votre roman qui se déroule en pleine guerre de Sécession, semble être avant tout le lieu des traumas…
Comment retrouver son intégrité, son Moi ? Le chaos propre à la guerre fait tout voler en éclats : l'État, la vie dans les villes, les gens eux-mêmes. Dans le livre, qui commence en 1874, soit neuf ans après la fin de la guerre, les personnages entament ainsi un long chemin pour guérir. Un chemin qui est aussi spatial, d'ailleurs. Et que fait-on des traumas ? Le Dr Story dit que les batailles sont terminées, mais le chagrin persiste. Les soldats disparaissent, ou reviennent changés, puis la génération suivante est si affectée par ce qui est arrivé à leurs parents, qu'ils le transmettent à leurs enfants. Pour chaque soldat mort, cela peut prendre trois générations pour qu'une famille surmonte le trauma. L'Histoire est faite de couches. Ainsi, la guerre de Sécession a laissé un héritage : aujourd'hui encore, les États du Sud sont les plus conservateurs, et nombre de leurs convictions sont maintenant celles du gouvernement. Il en va de même de nos relations. Même les rapports qu'entretenaient entre eux nos parents, ou nos grands-parents, se reflètent dans nos vies. Nous n'héritons pas seulement les caractéristiques physiques ou les gestes de nos parents et de nos grands-parents, mais aussi les dilemmes émotionnels qu'ils n'ont pas su résoudre.

LES SENTINELLES
JAYNE ANNE PHILLIPS
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville, Phébus, 400 p., 24 €



L'hôpital psychiatrique de Trans-Allegheny, joue un rôle de premier plan dans *Les Sentinelles*…
J'ai grandi dans une petite ville de Virginie-Occidentale, à vingt minutes de l'hôpital en question, je l'ai donc toujours connu, et j'ai commencé à m'intéresser de très près à ses origines. Je savais que j'allais écrire un livre en rapport avec la période de la guerre de Sécession. Et quand j'ai entamé mes recherches, je me suis aperçu que l'hôpital était étroitement lié à celle-ci. Quand la guerre a été déclarée, les soldats de l'Union y ont installé un camp : la grande pelouse était remplie de tentes de soldats, et ils sont restés jusqu'à la fin de la guerre. Il y a ce médecin, Kirbride, un quaker dont les idées venaient d'Europe, c'était une figure très intéressante, qui a révolutionné le traitement des maladies mentales : tout le pays a vu construire des hôpitaux conçus selon ses plans. En revanche, j'ai inventé son neveu, le Dr Thomas Story, qui apparaît dans le livre. J'ai fait énormément de recherches, lu plusieurs livres au sujet de Kirkbride, et j'ai utilisé certains événements de sa vie pour mon personnage.

Ce long chemin est aussi celui de l'identité. On a le sentiment que les personnages, de ce point de vue, sont extrêmement plastiques. Pourquoi cette instabilité ?
L'absence de nom, les changements d'identité – c'est un motif essentiel dans le livre. Si vous vous retrouvez en prison, la première chose qu'on vous prend, c'est votre nom. On vous donne un matricule. Et si vous essayez de vous cacher, de fuir, on utilise votre nom pour vous trouver. Presque tous les personnages adoptent un autre nom. Quant à l'asile, avec ses jardins, ses fontaines, il devait donner l'impression d'être dans un autre monde, de vivre une vie totalement différente de celle qui avait cours dans la vie ordinaire. De ne plus être chez soi. Il s'agissait de séparer le patient de sa famille, pour permettre sa guérison.

CITÉ
ARCHITECTURE & PATRIMOINE

22.10.25
16.02.26

EXPOSITION

MUTE



FABIENNE VERDIER

Trilogie, 2018, Fabienne Verdier. Photo, Inès Dieleman © Cité de l'architecture et du patrimoine

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE

PALAIS DE CHAILLOT. PLACE DU TROCADÉRO

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

TRANSFUGE BeauxArts Libération FG.DJradio PARIS PREMIÈRE

CHRONIQUE

Le soleil et la lune

LE CINEMA ME REND FOU

PAR CHRISTOPHE BOURSEILLER

Chronology of Water
KIRSTEN STEWART
Sortie le 15 octobre 2025

Ce mois-ci, j'hésite. Choisirai-je la lune ou le soleil ? L'ombre ou la lumière ? Je glisse de l'une à l'autre, je patine sur la banquise du cinéma.
Le tout premier film en tant que réalisatrice de la brillante et provocatrice actrice Kirsten Stewart avait a priori tout pour m'horripiler. Scénario plus banal, il n'y a pas. L'œuvre s'inspire d'un mélo à succès commis par une nommée Lidia Yuknavitch. Elle nous conte l'histoire édifiante d'une belle, jeune et créative texane incarnée par la géniale actrice anglaise Imogen Poots, qui se fait violer durablement par son père, un gros bourrin du style « ah, je ne me contrôle pas ».

Toute la trame scénaristique tourne autour de sa lente, chaotique et morale reconstruction. Après s'être quelque peu perdue en chemin (sex, drugs, violence, BDSM and rock'n'roll), elle rencontre un gentil garçon et devient une maman aimante. Amen et j'en bâille d'ennui, tout en remarquant que ce type de « story » nourrit 60 % des films et romans français contemporains. On pourrait donc estimer que Kirsten Stewart a décidé une bonne fois pour toutes d'enfoncer toutes les portes ouvertes du politiquement correct et de la banalité post-chrétienne. Je suis pourtant sorti de film absolument soufflé. Diantre !

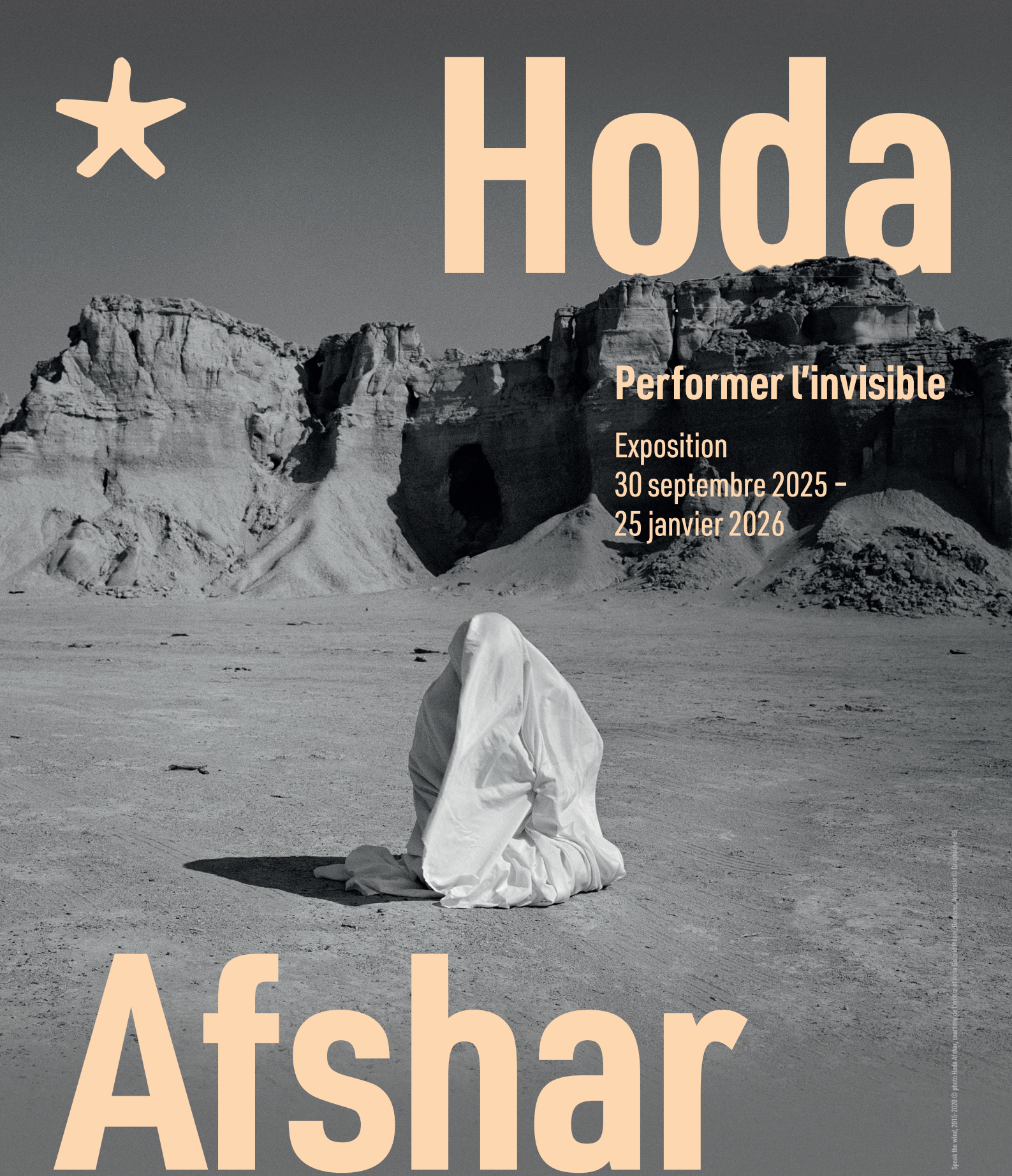
Que m'est-il arrivé ? Suis-je bon pour *Télérama* ou *Famille chrétienne* ? En vérité je vous le dis, j'ai redécouvert une loi d'airain : le cinéma est avant tout un art visuel. Or, Kirsten Stewart s'impose ici comme une plasticienne, tendance punk et viande. Ce film pourrait être projeté dans une biennale d'art contemporain.Tandis que mes tympans vacillent sous les assauts de la punk rockeuse Paris Hurley, j'en prends plein les mirettes, en une orgie de propositions visuelles démentes. Certains crieront au vidéo clip et je les comprends. Mais l'ensemble dégage une puissance qui contraste avec la faiblesse de la production d'octobre, marquée par une sorte de prosternation généralisée devant le cinéma asiatique.

Ça y est, je marche à l'ombre. Je n'ai évidemment rien contre les cinémas chinois, japonais, coréen et autres. Mais je suis fort ébahi de voir nombre de critiques s'agenouiller devant d'épouvantables escrocs, sous prétexte qu'ils viennent, peu ou prou, du soleil levant. Le plus grand imposteur de l'année est sans conteste le sieur Kurosawa. Avouez que ça en jette, de s'appeler Kurosawa. Un esprit inattentif pourrait croire que l'immortel auteur des *Sept Samouraïs* n'est pas mort et même qu'il opère un come-back sur le tard. Hélas, de même que Jean-Robert Lynch (que je viens d'inventer) n'a rien à voir avec David Lynch, de même, Kiyoshi Kurosawa n'est pas comparable à Akira Kurosawa qui, je vous le rappelle, nous a quittés en 1998. Akira signa naguère de purs chefs-d'œuvre, tels *Rashomon*, ou *Ran*, tandis que Kiyoshi s'impose comme un croisement nippon de Max Pécas et Michel Vaucoret, enchaînant les navets, ce tâcheron parvient curieusement à séduire nombre de journalistes, qui encensent avec régularité ses nanars sanguinolents et mal joués, aux scénarios aussi branlants qu'approximatifs. Signe de hype, son dernier opus,*La Voie du serpent*, bénéficie tout de même de la présence de Mathieu Amalric et Damien Bonnard. Que sont-ils allés faire dans cette galère nippone, qui n'est même pas chargée de sushis ? L'orientalisme est parfois un piège pervers.

Hoda Afshar

Performer l'invisible

Exposition
30 septembre 2025 –
25 janvier 2026



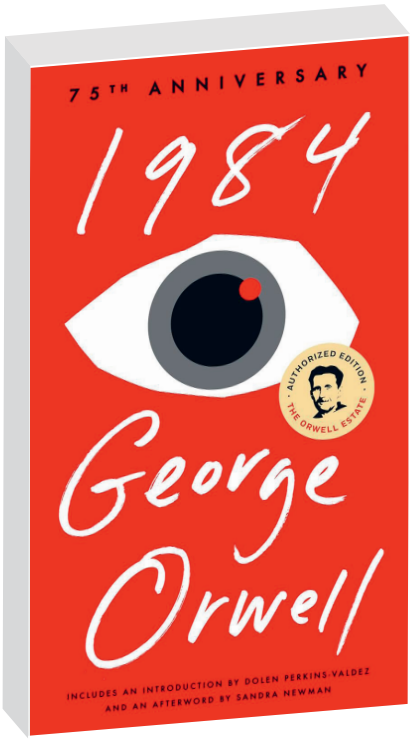
Speak the wind, 2015-2020 © photo Hoda Afshar, courtesy of the artist and Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Avec le soutien de la Fondation
Marc Ladreit de Lacharrière

arte · Libération · Les Inrockuptibles · POLKA · radio nova · Insert · views

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC



« Donald Trump embolise le débat avec un vocabulaire très limité »

Députée européenne socialiste, **Chloé Ridel** a été marquée par la portée politique et l'analyse sur le langage de *1984*.

Propos recueillis par Louis-David Texier

Pourquoi ce choix de 1984 ?
J'ai été formée à l'écologie politique et j'aurais pu citer *La Société contre nature* de Serge Moscovici ou les travaux de Jacques Ellul. Mais *1984* de George Orwell a marqué mon adolescence. Cette fascination d'Orwell pour le langage, je l'ai trouvé aussi chez Louis Aragon, qui écrivait : « Je peux me consumer de tout l'enfer du monde ; Jamais je ne perdrai cet émerveillement du langage ; Jamais je ne me réveillerai d'entre les mots ».
Orwell dépeint un monde dystopique où chaque mot est contrôlé et surtout vidé de son sens. La rhétorique devient l'arme première des régimes autoritaires, où une chose veut dire tout et son contraire, pour contrôler les cerveaux. C'est l'inversion accusatoire de Poutine, qui reproche à ses adversaires ce que nous leur reprochons. Cette novlangue appauvrie inventée par Orwell empêche toute pensée construite. *1984* permet de comprendre combien la manipulation et le vocabulaire peuvent brider la liberté de penser et enfermer les esprits. C'est un message politique universel très contemporain qui nous met en garde contre la tentation de sacrifier nos libertés au nom d'une illusion de sécurité ou de vérité officielle. Orwell montre qu'on peut se libérer en pensant par soi-même et aussi contre soi-même. C'est un éloge de l'esprit critique à l'heure des réseaux sociaux et de Tik Tok.
Après l'invasion de la Crimée, ma promotion de l'ENA a choisi en janvier 2015 de s'appeler George Orwell. C'était aussi un clin d'œil pour refuser l'injonction à la novlangue qui peut contaminer la haute fonction publique. Les éléments de langage tuent la politique. Je veux parler à l'intelligence des gens simplement, le plus honnêtement possible, sans langue de bois. Sinon les gens ne nous écouteront plus.

Cette novlangue orwellienne gagnerait-elle nos démocraties ?
Oui, je la vois à l'œuvre chez les figures de l'extrême droite moderne. Donald Trump exagère, embolise le débat avec un vocabulaire très limité. Sa manipulation oratoire retourne le sens des mots sans respect pour leur contexte d'origine et la situation évoquée. On discerne mal le vrai du faux, et la vérité n'existe plus. Il bride la recherche scientifique chez lui mais accuse l'Europe de censure quand elle favorise la liberté d'expression des réseaux sociaux – pas celle qui offre une meilleure diffusion en payant. *1984* est en cela un livre d'une grande actualité.

L'Europe a-t-elle pris la mesure de cette lutte mondiale pour le « temps de cerveau disponible » ?
Malgré le Digital Service Act de 2023, l'Union européenne n'agit pas assez, entravée par certains États membres. Plus que de la naïveté, j'y vois de la complicité par l'inaction, qui nous coûte énormément. Américains et Chinois avancent, manipulent nos informations contre tout ce que nos démocraties à peu près équilibrées ont construit.
Plus encore qu'avec des lois, nos démocraties ne survivront que si l'Europe développe chez ses citoyens de tous âges une conscience critique – avec l'aide d'intelligences artificielles ? – pour contrer les « vérités alternatives » et cette volonté d'emprise sur les cerveaux.



© Union européenne

Opéra de Lyon

Opéra

Direction musicale
Vitali Alekseenok

Mise en scène
Vasily Barkhatov

Orchestre, Chœurs, Maîtrise et Studio de l'Opéra de Lyon



Modeste Moussorgski

Boris Godounov

13 — 25 octobre 2025

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

L'Opéra national de Lyon est conventionné par le ministère de la Culture, la Ville de Lyon, la Métropole de Lyon et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

VILLE DE LYON
MÉTROPOLE GRAND LYON
La Région Auvergne-Rhône-Alpes

france musique
TRANSFUGE

ABU DHABI FESTIVAL
@abudhabifestival

Coproduction Opéra de Lyon, La Monnaie de Bruxelles, Staatsoper Hanovre et Abu Dhabi Festival

10€ → 116€

opera-lyon.com
04 69 85 54 54

Photographie : © Justin Bettman – Design: ABM Studio



Blaise Parinaud, conversation intime avec l'art

Marchand et collectionneur, **Blaise Parinaud** est le fondateur de la **galerie Messine** et le président de **Moderne Art Fair**. Loin des paillettes du marché, il entretient un dialogue intime avec les pièces qui passent entre ses mains.

Par Julie Chaizemartin
Photo Edouard Monfrai-Albertini

MODERNE ART FAIR
Du 23 au 26 octobre, Place de la Concorde, moderneartfair.com

Elles sont la première chose que l'on remarque, plus que des objets silencieux, des présences, éloquentes ou infiniment discrètes au milieu d'épais volumes sur l'histoire de l'art et des civilisations. Le luxueux appartement parisien semble chuchoter des confidences, à qui voudra bien les entendre. Dans le salon, monumental, une tapisserie couleur crème, suspendue à la manière de cordages de marin est percée en son centre par un puissant nœud qui en appesantit avec grâce l'effet vertigineux. Son auteur? Une artiste hollandaise inconnue, Maria Van Blaaderen, dont une photographie en noir et blanc se faufile dans l'ombre d'une étagère. « Lorsque mon père a acheté cette œuvre, l'artiste lui avait confié qu'elle avait tissé ce nœud parce qu'elle n'arrivait pas à tomber enceinte. Peu après, elle l'a recontacté pour lui dire que cet achat l'avait libérée et qu'elle attendait un enfant », raconte Blaise Parinaud avec une pudeur teintée de tendresse retenue.

Le fabuleux héritage intellectuel paternel

Le langage de l'art, au-delà des mots. Territoire de l'émotion pure. Pour lui, une œuvre est toujours l'incarnation d'un dialogue secret et inattendu, la trace d'un souvenir, d'un affect. « Solitude des signes », disait Giorgio de Chirico, qui, à un moment donné, se rencontrent, instinctivement. Impossible d'échapper à cet immense cadeau transmis par André Parinaud, son père, ami passionné des artistes et de l'art pour tous, résistant pendant la guerre, élève de Gaston Bachelard, homme de radio devenu rédacteur en chef de RTL et, surtout, directeur de la revue Arts qui rassembla entre 1950 et 1970 l'élite